

---

M A N U S C R I T

---

***SAINT JEAN***

de Max Aub

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Claude Murcia

cote : ESP12D930

Date/année d'écriture de la pièce : 1942

Date/année de traduction de la pièce : 2012

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

*Saint Jean* (Max Aub)  
Traduction : Claude Murcia

## **PERSONNAGES**

### *LES JEUNES :*

EFRAÏM  
KARL  
LEVA  
EZECHIEL  
UN AUTRE JEUNE  
RACHEL  
SONIA  
MINE

### *L'ÉQUIPAGE :*

LE CAPITAINE  
L'OFFICIER 1  
L'OFFICIER 2  
LE MÉDECIN  
LE CHEF MACHINISTE  
UN MARIN  
UN INFIRMIER

### *LES VIEUX :*

LE RABIN  
GUEDEL  
CHENE  
BORIS  
BERNHEIM  
SIMON  
WEISSMANN  
ABRAHAM  
LE VIEUX MOÏSE  
VIEUX 1  
VIEUX 2  
LAZARE  
ESTHER  
ISABELLE  
LIA  
SARAH  
RUTH

*LES ENFANTS :*  
ERICH  
COMMODORE  
YANKEL  
LOUIS  
PETIT ENFANT  
PRISONNIER  
PETITE FILLE

*AUTRES :*  
LE POLICIER  
UN NOIR  
EMIGRANTS, JEUNES  
ET VIEUX ; ENFANTS,  
MARINS

Le décor, qui doit servir pour toute la tragédie, représente la coupe verticale, de babord à tribord, du cargo *Saint Jean*, aménagé pour le transport de voyageurs. A droite et à gauche de la cale sont disposées des couchettes superposées. Au premier plan, des bagages entassés, qui servent de sièges. Au centre de la scène, un escalier mobile mène au pont. Au-dessus de celui-ci se dresse la superstructure de la passerelle de manœuvre.

La lumière du jour arrive à la cale dans l'espace compris entre l'escalier et le devant ; en revanche, la partie arrière et couverte de la cale demeure dans l'obscurité la plus complète tant que la lumière artificielle n'est pas allumée. Dans les deux premiers actes, une manche à air pend à mi-hauteur.

Le cargo, dans les deux premiers actes, est ancré en vue d'un port d'Asie Mineure ; dans le troisième, en haute mer. Le premier acte se déroule à deux heures de l'après-midi ; le deuxième, à neuf heures du soir du même jour ; le troisième, à la fin du crépuscule du lendemain. Été 1938.

## PREMIER ACTE

*(Plein soleil. Assise sur l'une des plus hautes marches, la vieille SaraH coud, gênant le passage de tous ceux qui montent ou descendent. Plusieurs hommes se reposent ou dorment sur les couchettes.)*

UNE VOIX D'ENFANT (*depuis le pont*). Ohéééé !  
UNE AUTRE VOIX D'ENFANT (*depuis la cale*). Cocorico !  
ERICH (*Douze ans, caché*). Tais-toi !

*(Cinq enfants d'âges divers apparaissent sur le pont et descendent dans la cale avec de grandes précautions. Quand ils sont en bas, une douzaine d'enfants se jettent sur eux ; l'un d'eux a un drapeau noir. Grande bataille de sabres de bois.)*

DES VOIX. Rendez-vous ! Rendez-vous ! Faites-vous prisonniers !

VOIX DES PERSONNES QUI SE REPOSENT. Chut ! chut ! Les enfants, taisez-vous !

VOIX DES ENFANTS. Prisonniers ! Prisonniers ! Donnez les cordes. Attachez-les.

UNE PETITE FILLE. Moi, je ne veux pas être prisonnière ! Moi, je ne veux pas être prisonnière ! Ce n'est pas du jeu. Je ne joue pas.

UN PETIT GARÇON. C'est toujours comme ça avec vous, les femmes. Quand vous perdez, vous ne jouez plus.

LA PETITE FILLE. Je ne joue pas !

ERICH. Ici, personne ne joue ! Tu es prisonnière, que tu le veuilles ou non.

LA PETITE FILLE. Je ne veux pas être prisonnière ! Maman ! Maman !

ERICH. Baillonnez-la (*Ce qu'ils font, avec un foulard*). Commodore !

LE PETIT GARÇON (*Celui qui joue le Commodore*). A vos ordres, mon capitaine.

ERICH. Combien de prisonniers ?

COMMODORE. Cinq, capitaine.

*(Un petit garçon commence à monter l'escalier.)*

ERICH. Où il va, celui-là ?

LE PETIT GARÇON (*dans l'escalier*). J'ai mal au ventre.

ERICH. Les pirates n'ont mal nulle part. Descends.

LE PETIT GARÇON. J'ai mal au ventre !

ERICH. Attrapez-le ! Cent coups de fouet devant tout l'équipage ! (*Ils essaient de l'attraper, mais l'enfant s'échappe et disparaît sur le pont*). Laissez-le. On le pendra plus tard au grand mât.

PETIT ENFANT (*à Erich*). Dis. Je ne m'amuse pas.

ERICH. Les pirates ne s'amusent pas. Tu es un pirate ou non ?

LE PETIT. Oui.

ERICH. Alors, qu'est-ce que tu veux de plus ? (*A l'un des prisonniers.*) Où est le trésor ?

LE PRISONNIER. Je ne sais pas. Et même si je le savais, je ne le dirai pas.

ERICH. C'est ce qu'on va voir !

LE PRISONNIER. Fais ce que tu veux : j'ai donné ma parole.

ERICH. Ôtez-lui ses chaussures ! (*Pendant qu'ils le déchaussent.*) Qui était de garde là-haut ?

PETIT GARÇON. Samuel.

SAMUEL. Tu mens !

PETITE FILLE. On ne dit pas tu mens ; on dit « ce n'est pas vrai ».

ERICH. Pourquoi ?

PETITE FILLE. Je ne sais pas. Papa dit que dire « tu mens » c'est mal élevé.

ERICH. Les pirates sont toujours mal élevés. *(Ils ont déchaussé le Prisonnier.)*

Toi ! Chatouille-lui les pieds. *(Ce qu'ils font en riant.)* Si vous riez tous, ça ne compte pas.

*(Une FEMME apparaît sur le pont et se penche vers la cale.)*

FEMME. Louise !

PETITE FILLE. Maman ?

FEMME. Monte immédiatement.

PETITE FILLE. Je ne peux pas.

FEMME. Monte immédiatement !

PETITE FILLE. Je t'ai dit que je ne peux !

FEMME. Tu veux que je descende ?

PETITE FILLE. Je suis prisonnière !

*(La FEMME descend ; ils restent tous tranquilles. La FEMME attrape la PETITE FILLE, lui flanque des calottes, l'emmène en montant l'escalier.)*

FEMME. Je vais t'apprendre à être prisonnière quand ta mère t'appelle !

YANKEL *(qui vient d'arriver)*. J'ai vu les machines !

ERICH ET LES AUTRES. Non ! Ce n'est pas possible ! C'est interdit de descendre ! C'est de la blague ! menteur, tu mens, tu mens.

YANKEL. Je suis descendu avec un marin. Il m'a tout expliqué. Sept étages de machines ! Mais c'est très facile à manier.

UNE PETITE FILLE. Elles sont très grandes ?

ERICH. Qu'est-ce que tu crois ?

YANKEL. On pourrait s'emparer du bateau. Et être des pirates pour de vrai.

PETITE FILLE. Et on ne pourrait pas tous aller les voir ?

YANKEL. Et puis quoi, encore ?

PETIT GARÇON. On les montre seulement aux enfants des rabbins ?

LOUIS *(un enfant plus âgé)*. Si vous me donnez quelque chose, je vous les montrerai.

YANKEL. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible. Mon papa était en train de parler avec un marin, c'est pour ça...

LOUIS. Qu'est-ce que vous me donnez ?

ERICH. Deux billes.

LOUIS *(à un autre)*. Et toi ?

PETITE FILLE. Une image.

YANKEL. Tu mens.

LOUIS. Tu paries la toupie ?

YANKEL. D'accord.

LOUIS. Allons-y.

*(Les Enfants montent l'escalier).*

PETITE FILLE *(A Erich, en montant)*. Dis, combien il coûte, le bateau ?

ERICH. Deux millions.

PETITE FILLE. De zlotys ?

ERICH. Qu'est-ce que tu crois ? De dollars.

LOUIS. Il faut aller près de la cheminée. Que celui qui a peur ne vienne pas.

PETITE FILLE. Et ce serait pour nous ? On serait riches ! Parce que nous, on nous a tout enlevé ; mais mon oncle de Chicago...

*(Les ENFANTS arrivent sur le pont. Un long silence. L'un ronfle, l'autre claque la langue).*

VIEUX 1 *(Qui ronflait, se réveillant, très agacé, au VIEUX 2)*. Vous allez encore dire que je ronflais ! Je ne dormais pas ! Je vous attendais avec vos boniments. Je vous ai eu ! Qu'est-ce que vous en dites ?

*(LE VIEUX 2 ne répond pas ; des voix réclament le silence. EFRAÏM, vingt-cinq ans, pauvrement vêtu, comme les autres, et RACHEL, vingt ans, descendant par l'escalier. Ils s'assoient sur les bagages, sous la manche à air.)*

EFRAÏM. J'ai mal aux yeux.

RACHEL. Le soleil.

EFRAÏM. Avec cette mer tranquille... On dirait un miroir d'or.

RACHEL. Pourquoi étais-tu en haut ?

EFRAÏM. J'ai cru qu'il ferait moins chaud. Mais c'est partout pareil.

RACHEL. Ici, sous la manche, il y a un peu d'air.

EFRAÏM. J'ai une de ces envies de marcher !

RACHEL. Avant, ce qu'on voulait c'était arriver jusqu'ici.

EFRAÏM. Parce qu'on pensait débarquer.

RACHEL. Qu'est-ce qu'on dit par là ?

EFRAÏM. Je ne sais pas, ils attendent des réponses. Trois mois à attendre des réponses ! Trois mois de demandes et de refus !

RACHEL. Et ça t'est égal ?

EFRAÏM. Je crois que non.

RACHEL. Comment peux-tu dire ça ?

EFRAÏM. Imagine que cette nuit arrive l'ordre qui nous permette de débarquer.

RACHEL. Oui. Et alors ?

EFRAÏM. Peut-être qu'on ne se reverrait pas. (*RACHEL se tait.*) Ce n'est pas vrai ? (*RACHEL prend une main d'EFRAÏM.*)

UN ENFANT (*Depuis le pont*). Efraïm !

EFRAÏM. Qu'est-ce que tu veux ?

UN ENFANT. Des requins !

EFRAÏM . Il n'y a pas de requins sur les côtes de l'Asie Mineure. Ni dans le reste de la Méditerranée.

L'ENFANT. Alors c'est des sirènes ? Eh ! Dis... Efraïm !

EFRAÏM. Oui, et fais attention, qu'elles ne t'emportent pas.

RACHEL. Ne le crois pas, ce sont des dauphins. (*L'ENFANT s'en va.*) Oui ! Je sais bien ; ne me regarde pas comme ça. Je sais que je suis ni jolie ni laide. Ni intelligente ni bête. Ni grande ni petite. Un de nos petits pains quotidiens, du temps où il y avait des petits pains chauds le matin. Je n'ai jamais rêvé d'une vie extraordinaire, je n'ai jamais supposé que je tomberais dans la misère. Faite pour une vie courante, moyenne, comme tant d'autres...

EFRAÏM. Je t'aime, Rachel, je t'aime. Je ne sais pas comment, ni combien, ni de quelle façon. Mais je t'aime. Et mon petit doigt t'aime tout autant que mon front ou mes lèvres. Je suis heureux seulement quand je pense que tu m'aimes. Tu me remplis tout entier ; si on m'arrachait la peau, dessous on te trouverait. Je vis dans toi. Tu me regardes, et tes yeux sont pour moi l'entrée du palais de mes rêves d'enfant. Je me sens tout petit, comme une pelote entre tes mains. Mon unique réconfort c'est de penser que tu crois que je t'aime. Et ma seule douleur, de douter que tu m'aimes.

RACHEL. Tu en doutes vraiment ?

EFRAÏM. Non. Si j'y pense, je n'en doute pas. Mais parfois je doute sans penser, et mon cœur se serre.

RACHEL. Quel romantique tu fais, Efraïm !

EFRAÏM. Je ne sais pas, et ça m'est égal. Mais je t'aime et je vis mal, dans la crainte de te perdre. J'ai peur de sortir d'ici. Ça fait trois mois qu'on est à bord du « Saint Jean ». Trois mois d'angoisse, de saleté, et même de faim. La nourriture me répugne, toujours la même chose, et cette graisse infecte... Pourtant, j'ai peur de débarquer. Ici tu m'aimes, ici je t'ai. Mais... dehors ?

RACHEL. Tu m'estimes si peu ?

EFRAÏM. Tu sais bien que non. C'est moi. Je n'ai rien à t'offrir. Rien, Rachel. Je suis plus pauvre que les rats qui courent partout, parce que, eux, au moins, ils ne sont pas dégoûtés à l'idée de ronger ce qui n'est pas à eux. Qu'est-ce que je t'apporte ? Je sais parler quatre langues et je m'y connais un peu en droit. Tu crois qu'un couple peut vivre en mangeant du droit ? Un peu de droit romain pour le petit-déjeuner, un peu de droit civil à midi...

RACHEL (*en riant*). Dîner pénal et dormir enlacés au droit canon...

EFRAÏM. Sans compter ta famille.

RACHEL. Mes parents finiront pas accepter, ne t'en fais pas. Karl..., Karl, qu'il aille se faire voir. Je ne vois pas pourquoi mon frère devrait me commander ! Ne sois pas si pessimiste. Nous débarquerons un jour.

EFRAÏM. Même les nôtres ne veulent pas de nous !

RACHEL. Ce n'est pas eux qui commandent. Peu importe. Ils ne vont pas nous laisser sur le bateau toute la vie. Un jour, nous marcherons sur la terre ferme.

EFRAÏM. Et nous aurons le mal de mer. Je ne plaisante pas : ça arrive.

RACHEL. Tu trouveras du travail. Je travaillerai. Nous travaillerons tous.

EFRAÏM. Je n'arrive pas à penser à une vie normale. Comme si ç'avait été une autre vie. Une vie que nous ne connaissons pas, ni nous, ni personne. Tu t'imagines une rue avec des affiches lumineuses ? Un cinéma ! Une maison avec des vraies chaises. Tu te rends compte de ce que c'est qu'un fauteuil ? Un fauteuil avec un dossier haut et des oreilles ? Où tu peux poser les bras... Et les pieds dans des pantoufles... ! Qui me rendra ma mère ? Et mon père ? Jetés là dans le ruisseau, comme deux sacs de paille, comme deux pantins...

RACHEL. Mais toi, tu vis. Ou non ? Toi aussi tu vas pleurer ? Tu n'as pas honte de faire comme les vieux ? Ou est-ce qu'au lieu d'avoir vingt-cinq ans, tu en as cinquante-deux ? Ce bateau des lamentations... ! Parfois je pense que tout ce qui nous arrive est bien fait pour nous, parce que nous ne savons que nous plaindre...

*(On entend sonner la cloche des quarts. L'OFFICIER 2 apparaît sur l'entrepont, il consulte quelque chose puis s'en va.)*

EFRAÏM. Tu veux qu'on aille à la proue ?

RACHEL. Tu n'es bien nulle part.

EFRAÏM. Que tu le veuilles ou non, ici tout le monde nous entend. Sors, toi, en premier. Je vais chercher mes lunettes de soleil.

RACHEL *(Elle se lève, monte l'escalier)*. Attends-moi là-bas cinq minutes. Je descends un moment à la cabine.

*(RACHEL arrive sur le pont. EFRAÏM se lève et va vers le fond. KARL arrive à sa rencontre. KARL est un peu plus jeune qu'EFRAÏM ; c'est un garçon splendide, blond et fort.)*

KARL *(Lui barrant le chemin)*. Non, ne t'inquiète pas : aujourd'hui je suis bien luné. J'ai entendu ce que tu disais. Oh, par pur hasard ! Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Eboueur ? Tu n'aimerais pas être éboueur ? Ou peut-être cul-terreux ? Tu ne te sens pas une vocation de paysan ? Une houe, les mains calleuses... Tu étais en troisième année de droit, c'est ça : tu vois comme j'ai bonne mémoire. Et ensuite tu as suivi la filière Hitler. Tu crois que c'est nouveau ? C'est là que tu te trompes ! Elle a toujours existé : même Adam et Eve l'ont suivi. Ce n'étaient peut-être pas des réfugiés ? Dieu ne les a peut-être

pas chassés du Paradis ? Ou est-ce que tu ne crois pas à ces histoires ? C'est ça ? C'est de là que vient le mouvement. Ou bien ils n'étaient pas de ta race ? Eboueur, ça ne te plaît pas ? (*EFRAÏM ne répond pas, il semble ne pas écouter.*) Ecoute, Efraïm, pour la dernière fois : laisse ma sœur tranquille. Qu'est-ce que tu lui offres ? Un vie amputée ? Ça ne te suffit pas d'être devenu un débris, tu veux continuer à sécréter des débris ? Tu es quoi ?

EFRAÏM. Et toi ? Demi-centre du Sportverein ! Demi-médecin ! Médecin coupé en deux... !

KARL. Dans le pays qui va nous accueillir – si tant est qu'une telle aubaine arrive un jour –, tu vas peut-être recommencer, dans une langue qui n'est pas la tienne, à étudier le digeste ? A refaire tes cinq ou tes six ans ? ... Et même dans ce cas : de quoi vous allez vivre en attendant, Rachel et toi ? Eboueur, Efraïm, éboueur... Ou la boutique, le bureau, le petit commerce, la sangsue. Un avenir de sangsues. Je ne veux pas de neveux en forme de sangsues. Où que nous atterrissions, Rachel peut épouser un « citoyen ». Oublier le sang que Dieu nous a donné, ce Dieu pour tous que tes grands-parents ont soi-disant inventé. Ce sang qu'on ne sent même pas et dont tout le monde nous rebat les oreilles.

EFRAÏM. C'est ton affaire. J'aime Rachel et elle m'aime. Si tu n'es pas d'accord, je regrette beaucoup. Je te le dis sincèrement : je le regrette. Mais je l'épouserai contre toi et contre tous.

KARL. Si j'avais du courage, je te tuerais. Si j'avais un pistolet. Presser une gachette, ce n'est rien. Mais je ne me sens pas capable d'enfoncer un couteau dans le ventre de quelqu'un. C'est ce que je dois à mon père ! Mais pour ce qui est de la râclée, si je te retrouve avec Rachel, tu n'y échapperas pas !

*(Pendant cette réplique, EFRAÏM s'est levé, a monté l'escalier et, sur les derniers mots, sort. D'une des couchettes où il était allongé, LEVA parle ; il est jeune, il n'a pas encore trente ans ; pendant la conversation, il se lève, arrange les draps, etc.)*

LEVA. Toute cette haine, tout ce ressentiment, pourquoi tu ne l'emploies pas à quelque chose d'utile, de profitable ?

KARL. Tu crois qu'on peut faire quelque chose d'utile ici, dans ce piège à rats en fer surchauffé ?

LEVA. On peut toujours faire quelque chose, où qu'on soit.

KARL. Ici ? A quoi ça pourrait servir ?

LEVA. Même si c'était juste pour t'aider à oublier.

KARL. Ecoute : mêle-toi de ce qui te regarde. D'accord ? Tu crois que le communisme te donne le droit d'entrer sans crier gare chez tout le monde ? Vous ne doutez de rien. Ce sera comme ça parce que je l'ai dit ! Ce serait joli, un monde dirigé par vous !

LEVA. Eh bien, un cinquième de l'univers...

KARL. Non, je sais bien que vous êtes les hommes les plus heureux du monde... Je ne plaisante pas : vous avez vaincu les catholiques, il fallait le faire. Vous avez le Paradis sous la main. Sacré avantage ! Mais moi, je ne veux pas de paradis. Tu entends ?

LEVA. Peut-être parce qu'on ne t'y voudrait pas. Et n'oublie pas une chose : c'est toujours le plus fort qui triomphe.

KARL. Sans doute : la question est de marquer des buts même si ce sont les autres qui dominant. Mais pour l'instant, c'est nous les faibles...

LEVA. Qui sommes-nous ? Des milliers et des millions...

KARL. A d'autres. Tu n'es pas ici parce que tu es communiste mais à cause de ta triste ascendance. Tu vas me dire : « qu'est-ce que ça a à voir ? » Oh, pauvre aveugle ! Tu n'es pas ici. Non ! Tu vis dans les nuages. Vous savez ce que vous êtes ? De répugnants idéalistes... (*RACHEL descend l'escalier, KARL l'interpelle.*) Quoi ? Tu cherches Efraïm ? Il est parti mort de peur : du croque-mitaine, et c'est moi.

*(LEVA va dans la partie obscure de la cale.)*

RACHEL. Tu ne vas pas nous laisser tranquilles ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

KARL. Par ici, on dit que tu es ma sœur. Je poserai la question aux parents...

RACHEL. Je l'aime.

KARL. Quelle nouvelle ! Qu'est-ce que tu aimes ? Son squelette ? son crâne ? Ses dents ? Son sternum ? Ses fémurs ? Ce ne sont pas ses fémurs ? Alors, quoi ? Ah, oui ! Ses boyaux, son estomac, ses biceps ? Non plus ? Alors, quoi ? Ah, bien sûr, son sang ! Il fallait le dire plus tôt ! Ce n'est pas ça que tu veux ? Alors, quoi ? Parce que tout ça je peux te le donner avec un simple couteau : je sais encore disséquer. Ce ne seraient pas ses lèvres, par hasard, chère sœur ? Peut-être sa colonne vertébrale ? Tu veux étreindre sa colonne vertébrale ?

RACHEL. Tais-toi ; tu es fou.

KARL. Ce que tu veux ce sont des enfants, évidemment, des enfants. Tu es dans l'âge. Pour quoi faire ? Pour qu'ils fuient, comme nous, de village en village, d'heure en année, et que non seulement la main droite ait honte de la main gauche mais que la droite ait honte de la droite. Ça ne te suffit pas avec toi ? Tu veux plus, encore plus... Pas tant que je vivrai. Tu es trop saine, trop bien constituée : ils vivraient tous...

RACHEL. Pourquoi tu ne laisses pas les autres vivre ?

KARL. Parce que les autres ne me laissent pas vivre.

RACHEL. Ça finira un jour.

KARL. Jamais. C'est une idée vieille comme le monde. Ça finira quand ils en finiront avec nous. Ils croient au pouvoir purificateur de notre sang. Joli cadeau de renégats, c'était couru d'avance. Ils croient vraiment que nous sommes élus.